

jour et nuit, aux saintes importunités des multitudes. Nuit et jour, en effet, la petite église était assiégée par des milliers de personnes, dont la plupart devaient rester dehors, dans la rue, pendant que les prêtres à l'intérieur s'efforçaient de satisfaire la pieuse attente de ceux qui remplissaient l'édifice. Il y avait un ordre admirable. Dans la rue, des officiers de police maintenaient la foule des arrivants sur le parapet du côté de l'église. Une grosse corde s'étendait tout le long de la rue depuis la station voisine du chemin de fer élevé (Elevated Railroad). A mesure que l'église se vidait, ce flot vivant s'avavançait lentement et entraît dans le sanctuaire. On ne parlait pas, on ne s'impatientait pas. Tout le monde priaît attendant en silence le moment où la sainte Mère de la Vierge Marie lèverait sur eux le bras qui leur donnerait la santé de l'âme ou celle du corps.

Je me mettais souvent, matin et soir, au milieu de la rue pour contempler ces scènes inoubliables. Les derniers dix jours avant le départ de Mgr Marquis nous eûmes un temps affreux. Mais la foule des pèlerins ne fit qu'augmenter. Le vent d'Est soufflait avec violence et la pluie torrentielle fouettait le pavé et inondait la rue. Mais le flot des pèlerins était toujours là, s'avavançant, insensible apparemment à la furie des éléments et soutenue par une foi surhumaine. Les nuits du 10 et 20 mai, je regardais ces masses d'hommes, femmes et enfants, infirmes, malades, estropiés ; — pendant que la tempête sifflait, criait au-dessus de leurs têtes. Ils stationnaient des deux côtés de la rue obéissant avec la docilité de petits écoliers à la direction des braves officiers de police. J'étais sûr que Dieu bénissait par des grâces signalées cette